

Laisser-aller

Un soleil arrogant mais sans chaleur inonde les rues. Une brise sournoise venue de l'est mordille les piétons du mois de juin arnaqués par une lumière trompeuse. Les membres trop tôt dénudés, en parfaits conducteurs, transmettent aux autres parties des corps les variations de température. L'ombre de seize heures glace les os, les rares courants d'air chaud distillent l'espérance factice de jours meilleurs.

Je sillonne les rues du centre-ville au volant de ma voiture. J'observe les humains qui s'agitent. Les boutiques ne m'intéressent guère. Rien ne ressemble plus à une boutique qu'une autre boutique, une ville à une autre ville.

J'espère encore l'apparition. Au détour d'une ruelle ou d'un bloc de maisons à l'architecture ancienne, la silhouette svelte et dynamique, la vêtue de classe, les longs cheveux tombant sur un imperméable au mouvement rythmé par la marche souple et déterminée de deux jambes sans fin.

Une raison de m'attarder. Une raison de parquer la voiture en toute hâte. Une raison de croire encore en quelque chose.

Ma quête reste vaine, je rejoins en quelques secondes un double rond-point, celui qui distribue les cartes : ouest ou est. Ma prochaine destination est plein ouest, je prends le grand boulevard suspendu qui dessine ses méandres au-dessus d'une des trois vallées de la ville.

Tandis que la berline avale les courbes en souplesse, une touche mémoire de mon téléphone mobile me met en relation avec l'entreprise que j'ai quittée le matin même. La secrétaire du patron enregistre mon forfait à la sauterie prévue le soir dans un restaurant de la ville spécialisé en fruits de mer. Je raccroche avant même qu'elle ait terminé d'exprimer son étonnement et la déception de tout le staff que ma dérobade ne manquera pas de provoquer. Je connais, je suis coutumier du fait. Parfois, je ne préviens pas.

J'ouvre le petit compartiment placé sous l'accoudoir et saisis une cigarette blonde. Un nouveau rond-point se profile et je rétrograde sans brusquer le moulin de la somptueuse mécanique que j'ai dans les mains. Ma seconde maison.

Je m'appelle Jean-Bernard Purcell – JBP –, né de mère française et de père américain. Je travaille pour une grande marque depuis neuf ans – on dira La Marque, une publicité gratuite est parfaitement inutile. Le big boss m'autorise à me déplacer en voiture. Je suis son homme de confiance, le fidèle des fidèles, l'exécuteur des hautes comme des basses œuvres. Il me laisse agir à ma guise : « Vous faites comme d'habitude, JBP, pour le mieux, vous avez carte blanche, mon vieux, limitez les vagues, c'est tout. »

Je veux être seul, je déteste la promiscuité des wagons de train, des sièges d'avion, les préséances, les conversations obligées et convenues, les paroles pour ne rien dire.

J'ai ma musique, mes cigarettes, mon téléphone, je ne dérange personne. Je ne roule pas vite, j'aime le silence du moteur calé sur le bon régime. Je n'ai pas besoin de rouler vite, j'ai le temps. Parce que je suis efficace. Je peux régler en une journée ce que d'autres mettent dix ans à résoudre. Je suis gagnant, la durée du trajet devient accessoire. Je viens, je recale, je repars. Je laisse des sourires ou des pleurs derrière moi, c'est selon. J'atteins toujours les objectifs fixés et le boss le sait.

Je vais quitter la ville, seul. Filer direct vers la destination suivante ou musarder. Je suis en avance sur mon programme et personne au

siège ne me demande de comptes. Le boss signe mes notes de frais les yeux fermés.

J'ai le coffre rempli de mallettes de CD, un chargeur à six étages, huit haut-parleurs, un égaliseur de fréquences, trois ordinateurs portables, deux vidéoprojecteurs, une batterie de câbles. Je ne me fie à personne question matériel. J'arrive, je déballe, je connecte, ça fonctionne, on commence à l'heure.

Pour la voiture, idem, un seul garage, un seul mécanicien. La voiture ressort en parfait état, propre de l'intérieur comme de l'extérieur, les pneus à la pression demandée.

Je ne prends jamais d'auto-stoppeurs. Les auto-stoppeurs sont sales, vulgaires et bavards.

Au rond-point, j'ai un regard attendri sur la première route à droite. Elle me conduirait vers un quartier que je connais bien, j'y ai passé une partie de mon enfance. Chez une sœur de ma mère. À trois cents mètres de la mer. À cinq cents kilomètres de Paris. Quand le couple géniteur a éclaté en plein vol – une violente dispute au-dessus de l'Atlantique –, j'ai atterri ici. J'y suis déjà passé ce midi, il suffit. Après avoir consacré quelques minutes à une exposition en plein air de peintres amateurs, j'ai déjeuné sur un banc face à la grève, une salade composée happée dans un rayon fraîcheur. Une mémé à toutou a tenté un embryon de conversation. « Fait pas chaud », m'a-t-elle lancé. Je n'ai pas répondu. Les moutons que je distinguais au loin dans la baie tandis que je contemplais le spectacle des filières reptiliennes m'ont indiqué d'où venait le vent. Le chien a pris une malencontreuse pincée de poivre dans la truffe.

Une douche à l'hôtel, mes bagages, la note. Le centre-ville pour voir.

Encore perdu.

La seconde route à droite mène, quelques hectomètres plus loin, à la bretelle d'accès au grand pont en béton sur lequel passe une quatre voies. Cinquante mètres après le rond-point, ils sont là, en

retrait de la route, sur un espace bitumé. Un Atribus, quelques buissons fleuris, un panneau publicitaire pour seuls décors. Je connais bien l'emplacement, c'est le rendez-vous privilégié des lycéens qui tentent leur chance le vendredi soir. Nous sommes mardi.

Il la tient maladroitement par l'épaule, son pouce droit est levé. Ils n'ont pas de pancarte, juste un gros sac de sport à leurs pieds et ce qui ressemble à un sac de toile de tente. Elle est vêtue d'un ensemble en jean trop grand pour elle et d'un tee-shirt blanc. Il porte un survêtement dépareillé, le pantalon vert, la veste marron.

Je viens de lancer l'orchestre philharmonique de Berlin sur la *symphonie n° 41* de Mozart. Je n'ai aucune raison de m'arrêter. J'ai horreur des gens qui arrivent en retard au concert.

J'appuie sur la pédale de frein, j'actionne l'avertisseur lumineux, je me gare une vingtaine de mètres après eux.

C'est elle qui ouvre la portière avant et me regarde droit dans les yeux. « Merci, monsieur. » Elle s'assoit et boucle la ceinture de sécurité. Le garçon monte à l'arrière après avoir balancé les deux sacs sur la banquette. Je n'ai pas prononcé une seule parole.

Un coup d'œil dans le rétroviseur extérieur et j'engage la voiture sur la route qui mène à la bretelle.

— Où allez-vous ?

— À la mer, me répond-elle, tout en regardant droit devant, le buste bien enfoncé dans le fauteuil de cuir noir.

— À la mer ! Mais vous l'avez ici.

— Ici, elle pue.

Déjà la berline absorbe sans effort le virage montant de la bretelle d'accès. Je déboîte dans une accélération qui panique l'aiguille du compte-tours. Nous sommes sur le pont aux jambes de géant, grises et sèches, qui a la prétention de dominer à lui seul deux vallées. La jeune fille n'a pas un regard pour le port de la ville qui serpente plusieurs dizaines de mètres au-dessous de nous. Ses avant-bras cachés sous la toile de la veste en jean squattent les deux accoudoirs. Elle

fixe la longue pente régulière qui nous attend. On la croirait dans un manège à sensations, sur une rampe de lancement, bien agrippée, prête au joyeux massacre des viscères. Je pousse les régimes, la voiture décolle. La sixième vitesse enclenchée, je manipule discrètement la commande automatique du rétroviseur intérieur. Il a les yeux rivés sur les grandes enseignes de la zone industrielle, sa main droite enserme la poignée portemanteau. Dans la poche gauche de son pantalon, on devine sa main crispée sur un objet.

Marie et Dylan

J'avale environ cinq kilomètres en me maudissant d'avoir dérogé à la règle. C'est extrêmement rare, et je déteste.

Ils n'ouvrent pas la bouche. Elle fixe l'horizon, sa pâleur attire mon regard comme le ferait un papillon blanc sur une couverture de la Série noire. Elle a quelques taches de rousseur qu'un peintre maladroit et alcoolique a laissé tomber de son pinceau névrosé. Ses narines bougent au rythme d'une double inspiration, à l'amble du battement de ses cils. En guetter la fréquence m'obsède aux dépens de la musique soudainement en décalage. Sa poitrine, ronde et pleine, mal soutenue, se lève et s'affaisse sans provoquer chez moi le moindre émoi. Ses cheveux presque roux retombent en pluie anarchique sur la veste en jean délavé.

Imperturbable, il ne quitte pas des yeux le côté droit de la route. Son poignet, suspendu et mis à nu suite à l'affaissement de la manche du survêtement, laisse deviner une forte tonicité. Il se refuse au moindre relâchement. Je devine que, dans l'hypothèse hautement improbable d'une longue route, il s'interdira le moindre sommeil. Il a un joli minois d'adolescent caché en partie par une chevelure trop longue dont une mèche rebelle, malgré des mouvements de tête proches du tic, agresse un front volontaire et torturé. Une moustache d'adolescent le vieillit prématurément.

J'approche d'une sortie dont je connais la distribution : la côte, des petits ports et plusieurs stations balnéaires.

— La mer, ça peut être par ici.

— Je sais, me répond-elle. C'est pas mieux, pas assez loin.

Je ris intérieurement de tant d'audace. Le ton adopté déclenche en moi une onde de plaisir. Je tâche de n'en laisser rien paraître et relance la berline. Je m'attends à un merci ou à quelque chose de ce genre. Rien ne vient.

Il me faut envisager une suite. Je navigue à vue, contre ma nature, et ma conduite s'en ressent. Sans me soucier du compteur, je double une longue file. Je suis mal à l'aise et j'ai le sentiment que chaque conducteur me juge : que font ces mômes dans cette voiture ?

— Au fait, c'est quoi les noms ?

— Moi, c'est Marie, lui, c'est Dylan.

Marie ne demande rien en retour et je me surprends à lâcher :

— Moi, c'est Jean-Bernard.

— Match nul, rétorque-t-elle du tac au tac.

— Match nul ?

— Deux prénoms partout, balle au centre.

Cette fois, j'éclate d'un rire franc. Je la vois sourire, sa tête n'a pas esquissé le moindre mouvement. Dylan ne manifeste aucune émotion.

— Vous comptez attirer les flics en roulant comme ça ? relance Marie.

— Non, mais tu as raison.

— Vous avez pas un truc pour limiter la vitesse ?

— Si, mais je ne le mets jamais, j'aime bien rester maître et puis c'est des coups à s'endormir.

— Vous faites comme vous voulez.

Je réduis la vitesse, le compte-tours valide et se stabilise à deux mille. Mozart reprend le dessus. Je voudrais faire un point mais il m'est impossible de mobiliser sérieusement mon cerveau. La moindre

ébauche de raisonnement s'évapore et laisse place au n'importe quoi. Ils sont tous les deux les archétypes de ce que je repousse : vulgarité, parasitisme, irrespect. Je me dois de les jeter. C'est facile : une aire de repos, deux portières à ouvrir, deux sacs à éjecter, un coup de chiffon à donner sur les fauteuils.

Et pourtant je me sens bien, détendu à souhait. Les mêmes sensations que lorsque je suis seul. Nous sommes trois, je n'y comprends rien. Enfin passe un nuage de résistance :

— Il y a un problème.

— C'est quoi ?

— Je ne sais pas où vous allez et puis je subodore que vous êtes mineurs. Je suis en faute. Ça pourrait être très grave pour moi et pour mon job.

— Jean-Bernard, vous vous la jouez.

— Non, sérieusement.

— On fait rien de mal.

Cette réplique, je l'attendais. Tous les mêmes pris en défaut entonnent la même chanson : « On ne fait rien de mal. » Comme dans une cour d'école.

— À peine ! J'ai comme l'impression que vous êtes en pleine fugue, à part ça !

— On n'est pas en pleine fugue.

— Ah bon, vous êtes en quoi, alors ?

— On est en éclipse, c'est pas pareil.

De la pure réplique de film en noir et blanc. Mes préférés. Marie, c'est du solide, ses réparties sont dignes des plus grands. C'est Dylan qui a les muscles secs, mais c'est Marie qui cogne. Je dois me ressaisir avant de devoir mettre un genou à terre.

— C'est quoi pour toi, une éclipse ?

— C'est disparaître un temps.

— C'est juste... Puis revenir ?

— Ben oui.

— Disparaître combien de temps ?

— Quelques jours.

— L'image est belle, mais pour moi c'est la même chose. Vous me rendez complice.

C'est au tour de Marie d'encaisser, mais la pause est brève. De l'arrière, jaillit :

— Alors, mets ton clignotant et arrêtes de faire ton cinoche. On t'a rien demandé, t'étais pas obligé de t'arrêter.

La voix manque d'assurance, elle est en pleine mue mais le coup a porté, je suis sonné. Je croyais avoir pris l'avantage juste avant le gong et j'ai baissé ma garde. Cette fois, je décide de ne pas répondre mais de convoquer tous mes neurones en assemblée générale. Aux actionnaires de prendre leurs responsabilités. Ils doivent analyser la situation et déterminer d'urgence ce qu'ils souhaitent réellement. Je leur donne dix kilomètres.

... Je n'y arrive pas. Ces deux oisillons-là doivent dégager des ondes particulières, une sorte de bouclier anticoncentration. Il me faut détourner ces ondes, mobiliser leur attention. Marie regarde toujours droit devant, Dylan toujours sur le côté. Je tente ma chance avec la musique. Une pression sur la manette située à quatre heures à l'arrière du volant et je bascule sur la radio. Une autre pression, les stations défilent et s'affichent sur l'écran à cristaux liquides bleus. L'une me paraît tout à fait appropriée à l'âge de ma clientèle. Un tube braillard et répétitif sème la panique dans mes tympans.

— Vous croyez peut-être que c'est pas pour nous, la musique que vous passiez avant ?

— ...

Perl'

Perl' est apparue en 1987. En août. Le 27, à seize heures quarante-deux. Son cri a provoqué la surprise chez le personnel présent. Bref et doux, parce qu'il en fallait un. Comme un remerciement codé. La sage-femme l'a déposée sur le ventre de mon épouse et j'ai de suite compris que Perl' n'était pas une enfant comme les autres. Son visage était lisse et ne laissait apparaître aucune trace de souffrance. Elle était belle, rayonnante. Calme, elle s'est lovée puis endormie sur le sein gauche de ma femme, dans une tendre confiance. Quelques cheveux épars ont attiré mon regard pour mieux le faire glisser vers ses traits fins, d'une pureté insolente.

Sa bouche manipulée par ses premiers rêves me parlait et me racontait ses premières histoires. Son ventre tressaillait au fil des récits et je comprenais tout : déjà, les chevaliers et les belles dames. Je profitais d'une pause pour délivrer mes yeux hypnotisés. Je souris à ma femme, apaisée, étonnée de son propre bien-être et lui dis :

- Je n' imagine pas que nous puissions faillir un seul jour.
- Quoi ? Que dis-tu ?
- Pas même une seconde.
- Parle plus fort, je ne comprends pas.
- Ne t'inquiète pas, je t'expliquerai.

Au cours des jours qui suivirent, j'essayai une première remarque distillée sur le ton de la plaisanterie mais qui valut de ma part une réponse sèche.

— Vous savez, votre femme se débrouille parfaitement bien. Vous n'êtes pas obligé d'être là tout le temps ! Laissez-la souffler un peu.

— Je sais ce que j'ai à faire.

Puis, plus tard, une autre, plus perfide :

— Eh bien, voilà une petite qui ne manquera pas d'affection !

Je ne fus pas fâché de quitter la clinique. J'avais estimé, peut-être à tort, je le reconnais – était-ce méprisant de ma part ? – qu'il serait vain, voire producteur de sarcasmes, de tenter la moindre explication. Qui aurait cru que Perl' était différente, que je le ressentais ? Qu'elle me l'avait glissé au plus profond de mon être ?

On s'occupait d'elle à merveille et j'avais peu de choses à reprocher. Mais j'étais en permanence sur un qui-vive discret, craignant à tout moment que par ce traitement uniforme – ce qui est compréhensible, je l'admets volontiers – on ne noie cette grâce naturelle. Je guettai donc le moindre appel de détresse, il n'y en eut pas.

Les premiers jours à la maison confirmèrent un point : ma femme n'avait pas reçu le même message ou bien, autre hypothèse, n'avait pas su le décoder. Je dus lui reprocher d'exposer Perl' à de trop longues et bruyantes visites. Perl' n'aimait pas ces déballages verbaux infantilisés. Je réparais ces fâcheux dérapages, dans les instants suivants où nous récupérions tous les deux, par de courts échanges dont nous avions le secret. J'étais soulagé de voir combien Perl' retrouvait aussitôt sa concentration et comment ses yeux s'accrochaient à mes lèvres et, par des signaux lumineux émis par les pupilles, validaient la compréhension de mes paroles et leur stockage en bonne place dans son jeune cerveau.

Ma femme, bien qu'elle s'en défendît, n'était pas faite pour rester à la maison. Son congé de maternité expiré, je décidai qu'elle reprendrait son travail et je sollicitai, de mon côté, une mise en disponibilité d'un an que je parvins à renouveler par deux fois. À cette époque, j'avais un travail qui ne ressemblait en rien à celui que j'exerce à présent.

C'est ainsi que je devins le premier précepteur de Perl'. Trois ans d'un bonheur immense à vivre à ses côtés, à partager ses joies et ses petits malheurs, à guider ses premiers pas, à orchestrer ses premiers apprentissages, à veiller à ce que son développement se déroulât dans les normes.

En notre foyer, je créai une atmosphère ouatée, quiète. Ma femme eut toute liberté de mouvement et tout loisir de s'investir dans son travail. Je n'émis aucune opposition à cette singulière idée qu'elle eut un jour de s'engager en politique. J'eusse aimé qu'elle en manifestât une quelconque reconnaissance, mais cela ne vint pas.

J'en fus affecté quelque temps mais mon service auprès de Perl' m'apportait tant de satisfactions que je passai outre, me promettant toutefois de le reprocher un jour à l'indélicate.

Sans que j'en fusse déstabilisé, je perdis quelques amis, las de mes absences répétées à leurs sauteries sans saveur, à leurs rassemblements improductifs, à leurs conférences dégoulinantes d'utopie. Je ne coupai pas de manière radicale avec mon passé de doux rêveur d'un monde meilleur, j'avais simplement l'opportunité de le créer et de l'expérimenter dans une petite cellule libre de toute ingérence.

Nous restions seuls, Perl' et moi, à construire notre univers peuplé de fées et de magiciens, de contes que j'inventais pour elle et dans lesquels je m'attachais à glisser frayeurs et espérances mais aussi sagesse et rigueur. C'est ainsi que je forgeai, dans la tranquille atmosphère d'une maison sécurisée, l'intelligence de ma fille, que j'attisai sa curiosité et son sens critique et que je jetai les bases d'une éducation raisonnée.

Pourquoi avez-vous tué Perl' le troisième jour du mois de juin de l'an 2000, à dix-huit heures quarante-cinq ?